

Nous avons notre tante Jeanne, une dame d'extrême gentillesse qui avait vécu longtemps à Paris aux côtés de son mari officier aviateur. A l'heure de la retraite, elle était venue s'établir dans une bonbonnière de la rue Gabriel-Mouilleron, à Nancy. La tante Jeanne, habile couturière, nous fabriquait nos frocs. Je ne savais pas encore que le froc était la robe du moine, car pour nous, ce mot un peu farfelu désignait nos pantalons d'école à plis, en tergal et souvent gris. Bref, l'horreur ! Quand nous arrivions chez tante Jeanne, peu de temps après qu'elle eut servi le thé, je me retrouvais en slip et en chaussettes foulant un tapis poussiéreux. La tante Jeanne procédait à l'essayage de mon prochain froc. (Et mon frère Philippe attendait son tour, en slip, assis sur une chaise.) Le futur froc ne tenait qu'à quelques épingles et la tante Jeanne allait l'ajuster sur le vrai modèle. Ça chatouillait un peu, et ma mère lui recommandait de faire un ourlet de sorte que le froc fasse au moins deux années.

Deux années à paraître ridicule aux yeux des copains qui, soit dit en passant, n'étaient pas mieux lotis car certains avaient des frocs rapiécés et si élimés qu'à travers la trame, on leur voyait la peau du cul ! **Une tenue de camps-volants** Moi, ce qui me faisait rêver c'était le blue-jean, le vrai, *the real one from Frisco*, le même que portait Steve McQueen. Mais celui-là, tintin ! Vous repasserez, les amis !... Et d'ailleurs pour s'en procurer un, il fallait aller chez l'Italien qui tenait un Levi's® Store, rue Saint-Dizier, à Nancy. Quand ma mère consentit à aller chez l'Italien, je ne vous dis pas la joie de découvrir cet étroit réduit dans lequel les blue-jeans et autres vê-

tements de même genre montraient jusqu'au plafond. Il fallait au Rital un escabeau et une perche pour décrocher certains articles et les mettre à notre portée sur le comptoir, rêches au toucher, durs aux coutures, et exhalant une bonne odeur de toile neuve. Nous touchions, nous flairions, nous admirions, mais... sans acheter ! Le Rital en était quitte pour sa salive. Le blue-jean (et moins encore le Levi's® qui blanchissait aux cuisses) n'était en odeur de sainteté dans la famille. Mon grand-père voyait là un froc pour plâtrier ; ma grand-mère considérait qu'un pantalon sans pli était une dégaine de camps-volants. Mon père, lui, refusa tout net d'en por-

ter, en prévention des souffrances que l'étroussure de l'entrejambes eût pu causer à ses génitoires. Mais il est aussi difficile pour la vieille génération de contrer une mode que de retenir une digue qui se rompt. Ma mère, qui avait résisté plusieurs fois aux boniments de l'Italien et qui avait tenté de mettre la tante Jeanne à la confection de frocs en toile bleue (hâtivement rebaptisés par elle blue-jeans), succomba quand le facteur déposa un colis venant de Paris dans lequel elle découvrit deux Levi's® usagés et bien blanchis, avec leurs rivets dorés authentiques. Ils étaient à ma taille, moyennant un revers au bas des jambes. Le cadeau nous venait du cousin Gremmel qui, un peu plus âgé et mariole que moi, avait su faire craquer ses parents. « Eh bien, te voilà rhabillé, mon grand ! s'écria ma mère ravie. Mais attention, ce sera juste pour traîner au village. Ne te mets pas en tête de porter ça pour aller à la messe ou au collège ! »

Jean-François DONNY



La fable de la « fontaine »

(Suite de la page 1)

Duchamp, celle des droites qui plient et des parallèles qui finissent par se croiser.

Je suis un homme avec un vagin

Après la destitution de l'artiste, nous assistons aujourd'hui à la destitution de l'homme politique. Comme pour l'artiste, il n'y a plus ni déférence ni révérence envers ce dernier, considéré comme un avorton impuissant à agir sauf à brandir la rhétorique de ses maîtres en communication. Un discours mensonger administré comme un neuroleptique tient le réel à distance et endort les esprits défoncés par les séries télé, les émissions de télé-réalité, les films à effets spéciaux et à gros budget. Sans oublier le cul et le porno, seul universel à partager. Pour le reste nous sommes désarmés devant les forces obscures

d'une technologie et d'une puissante propagande aux mains de quelques démiurges. Le 17 juillet, une propagande s'afficha sur mon ordinateur, qui annonçait surnoisement qu'un homme avait accouché d'un enfant. Intrigué par la photo des deux mâles, on m'expliqua que l'un d'entre eux possédait un vagin... J'en laissai tomber mon fromage et la morale suivante que je vous livre : « S'il était autrefois des fables usant des animaux pour décrire les hommes, puis des fables modernes qui prenaient des pissotières pour des fontaines, il en est une nouvelle pour dire que les ânes devraient siéger à l'Académie avec leurs sabots vernis pour se foutre de notre plumage et de notre langage ».

Ph. D

La Poule qui pète

Sinistre Beaubourg

Le fermenteur de Beaubourg ressemble à un lego peinturluré qui donne l'impression de la vie alors qu'il est administré par des mort-vivants qui se dégradent et fermentent dans son ventre puant. Quant à l'extérieur, l'esplanade est aussi sinistre et vide qu'une terrasse de café après une attaque terroriste. On aurait aimé une autre ambiance et un style plus grandiloquent de la part des recycleurs de merde pour nous accueillir. Ce petit monde mesquin qui fait sous lui est loin d'avoir la classe du Mouvement Caca.